

Un ennemi du peuple

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **44 (1906)**

Heft 3

PDF erstellt am: **25.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-203032>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

néralement peu aimés en Russie, n'étaient pas propres à les ramener à de meilleures dispositions. Cependant le général Orloff parvint à contenir les gardes à cheval.

» Bientôt quarante mille hommes furent sous les armes, on plaça trois pièces de canon à l'angle du boulevard de l'Amirauté, et les armées furent en présence : spectacle nouveau et imposant qui devait décider du sort de l'empire russe.

» L'empereur, soit compassion, soit crainte de compromettre son autorité, n'osait donner le signal du combat ou plutôt du carnage. Il harangua les troupes à plusieurs reprises.

» On eut encore recours aux moyens persuasifs. L'archimandrite fut appelé, ses discours et la vue de la croix produisirent peu d'effet. Les soldats lui représentèrent, avec tout le respect possible, que ces affaires n'étaient nullement de son ressort et qu'il ferait bien mieux, pour éviter tout malheur, de retourner à son église. Il voulut insister : la vue des baïonnettes, qui déjà dépassaient les rangs, lui montra qu'il fallait céder aux représentations amicales.

» Cependant les révoltés criaient toujours : *Vive Constantin ! vive la Constitution !* assemblage assez bizarre qu'on ne put expliquer que plus tard. Le comte Miloradowitch tira son sabre d'honneur, qui lui avait été décerné par le grand-duc Constantin, et, le montrant aux soldats : « C'est du czarévitch que je tiens cette arme, s'écria-t-il ; croyez-vous, soldats, que je la tirerais contre lui ? » Un homme sortit des rangs et déchargea presque à bout portant un pistolet dans la poitrine du général. Ainsi périt cet homme que quarante ans de combats avaient respecté et dont la bravoure était passée en proverbe.

» Il faut consigner ici une remarque : A l'inventaire de la maison du comte, on trouva qu'il avait trois chemises et pour 300,000 francs de tableaux.

» Cependant le peuple s'attroupait. Les plus hardis proféraient les vociférations les plus atroces contre la famille impériale. Ils traitaient l'impératrice mère, Marie Féodorowna, de *vieille sorcière qu'il fallait jeter par la fenêtre*. Déjà même ils s'armaient de pierres et de bâtons, qu'ils lançaient aux soldats protecteurs de l'autocratie, en les qualifiant du nom de traîtres.

» Une évolution que firent les gardes à cheval fut mal interprétée par les mutins ; excités par leurs chefs, ils firent un feu de file assez bien nourri. Leurs camarades, irrités de cette agression, ripostèrent par une décharge de leurs carabines. Le signal était donné, il n'y avait plus à reculer. Les grenadiers regurent l'ordre de faire feu, ils refusèrent de tirer sur leurs frères ; les artilleurs suivirent leur exemple. L'instant était décisif : généraux, colonels, se précipitèrent sur les canons, les chargèrent, les pointèrent et tirèrent. Cinq coups à mitraille et un coup à boulet écrasèrent les révoltés. La portée était à peine de trois cents pas. Ce fut à cette distance que quelques milliers d'hommes se laissèrent foudroyer par trois petits canons.

» L'artillerie avait produit un effet terrible. Sept cents hommes étaient restés sur le champ de bataille. Le reste avait pris la fuite dans le plus grand désordre et parcourait les rues, cherchant un abri. Mais la crainte étouffait la pitié ; personne n'osait protéger ces malheureux.

» Tous ceux qui réussirent à pénétrer dans les maisons voisines du sénat y furent impitoyablement massacrés. Les caves du comte Laval avaient servi de refuge à plusieurs d'entre eux ; on y puisa le sang à pleins tonneaux.

» Le lendemain matin on ne vit plus, sur la place du palais, que quelques ossements humains, épars çà et là, et des traces de sang, mal effacées, sur la neige.

» La rumeur fut grande à Saint-Pétersbourg le 15 décembre 1825. Le bruit de la canonnade nocturne avait glacé de peur tous les bourgeois. Les seigneurs eux-mêmes n'étaient pas sans inquiétude. Plusieurs d'entre eux étaient devenus tout à coup plus polis pour leurs domestiques. Une douceur charmante avait remplacé les coups de bâton.

» Enfin quelques personnes se hasardèrent à sortir de leur maison ; peu à peu la circulation reprit son cours. On n'osait se parler, mais on se demandait qui avait pu donner lieu à cette révolte ? Que signifiaient ces cris des soldats : *Vive la constitution !* Ils ne peuvent pas seulement en savoir la signification.

» Une amnistie générale pour les soldats fut proclamée. — Pourquoi vous êtes-vous révoltés ? leur

demandait-on. — Parce que l'on disait qu'on voulait spolier le grand-duc Constantin du trône et qu'on l'avait enlevé. — Qui vous l'a dit ? — Plusieurs de nos chefs. — Vous avez crié : *Vive la constitution !* Qu'est-ce que la Constitution ? — C'est l'épouse de Constantin, nous ont dit nos chefs.

» Franchement, on ne pouvait faire autrement que de se laisser désarmer par de pareils aveux, et l'on ne pouvait sévir contre de pareils innocents. « Malheureux pays, où pour parler de la constitution, il faut la faire passer pour la femme du maître ! »

Farceurs de typos !

Le ticket d'entrée de l'un des cinématographes installés sur la place de la Riponne à l'occasion des fêtes de l'an, portait l'inscription que voici :

Entrée gratuite pour une
Personne et une Représentation.
Non Salable le Dimanche.

La contrebasse.

(A M. Fréd. Mouton.)

Vous tous qui vous baignez dans des flots d'harmonie ;

Qui pouvez, chaque jour, à l'essor du génie
Applaudir en ces lieux où l'amour des beaux-arts
Déroule incessamment la richesse infinie,
Les sublimes travaux des modernes Mozarts ;
Vous, qui, souvent, goûtez la volupté suprême

D'analyser ces chants qu'on aime,
Ces magiques effets d'un orchestre entraînant
Qui doucement soupire ou s'élève tonnante ;
Vous, qui de chaque voix connaissez la puissance
Et de cent instruments la plus intime essence,
De vos plaisirs laissant l'égoïste bonheur
A la pitié sachez entr'ouvrir votre cœur,
Et plaignez avec moi ceux qui d'un sort avare

Subissent le décret barbare,
Et que l'on ne voit point, repoussés d'Apollon,
Le moins du monde admis dans le sacré vallon
Où les divins accords vont flottant sur l'espace.

Denys-Jacques-Sami, probe cultivateur,
Que nous tenons tous en honneur
Pour son bon sens de vieille race,
Denys-Jacques-Sami se rendait, un beau jour,
Dans un village d'alentour,
Avec un sien neveu, que l'on nommait Ignace.
Le village où tendait notre couple rustique,
Au milieu des ris, des chansons,
Surtout au milieu des flacons
(Point des plus capitaux au pays helvétique)
Saluait gaîment le retour,
Proclamé la veille au tambour,
De sa fête attendue avec impatience,
Et chacun s'en donnait de grand cœur à la danse.

L'oncle s'assied pour boire, au frais, sous la ramée,
Où mainte bouteille entamée
Forme un autre corps de ballet,
Et dit à son neveu : « Va-t'en voir, mon vâlet,
» T'appondre vilement à toute la jeunesse ;
» Auprès du sesque, et dans les temps jadis,
» J'en faisais seul autant que dix !

» Dans ces jours de plaisir ne faut pas, que l'on
[Chôme ;
» Si ta danseuse a faim paye-lui du biscôme,
» Du fromage, du pain, et quart de pot aussi ;
» Crois-moi bien, c'est toujours ainsi
» Qu'on plaît à la beauté volage

» Qui dans les nœuds d'amour nous tire et nous
[engage. »
Denys-Jacques-Sami, pour bien sûr, avait fait
Dans l'art de plaire un long apprentissage ;
De très-peu la leçon devança donc l'effet.
Ignace fort longtemps cabriolet en cadence,
Et ne manque jamais sauteuse ou contredanse ;
Mais pourtant, et malgré l'attrait victorieux
Qu'exercent ces fériques lieux,
Quelque chose le trouble et parfois l'intimide.

Une aigre clarinette, instrument de rigueur,
Se marie aux accords du violon classique ;
Mais, pour renforcer la musique,
Une basse, en un coin, que racle avec vigueur,
A tour de bras, un véritable athlète,
Comme fruit nouveau l'inquiétude ;
Il n'en a jamais vu : jugez de sa stupeur.
Mais enfin le temps court ; il s'enfuit ; il s'écoule ;
Le plaisir le plus enchanteur
N'arrête point, hélas ! notre terre qui roule.

Il s'agit donc, bon gré, mal gré,
De regagner tardivement son gîte,

L'histoire a prétendu — d'un pas mal assuré,
Mais ne l'ayant point vu, ici, je m'abstiendrai.
Pendant que sur chemin où nul flambeau n'habite,

Chacun s'en tire de son mieux,
On entend tout à coup la perle des neveux
Poser la question qui dès longtemps l'agite :
— « Oncle, dites-moi voir (Si pourtant vous pensez
» Que je puisse en bon droit vous faire la demande)
» Vu que ma surprise est bien grande
» A cause des violons qui se sont tremoussés ;
» L'un, si grand et si gros ; l'autre, à cotté, tout
[moindre :

» A comprendre cela je ne peux pas aveindre ! »
L'oncle, dans ce moment, sur le bord d'un fossé
Dont le chemin est traversé,
Trébuche, et, se trouvant un pied plongé dans l'onde,
L'autre dans le pacot, dit aussitôt de l'air
D'un professeur chargé d'illuminer le monde :
« Tsancré de bête, va ! Faut-il qu'on te réponde ?
» Le tout gros fait l'épais, et le petit, le clair ! »
J. MULHAUSER.

La poésie du passé.

On s'occupe souvent un peu trop du passé, à jamais disparu, au détriment du présent, qui est notre vie, et de l'avenir, qui l'est aussi, dans la mesure des jours que nous avons encore à passer sur cette terre. Cependant, il y a dans le passé un enseignement précieux, une poésie qui contraste avec les réalités, un peu brusques parfois du présent. C'est justement cette poésie du passé que nous trouvons dans le *Calendrier héraldique vaudois*, que dirige avec un soin scrupuleux M. Fréd. Th. Dubois, aidé du concours de plusieurs spécialistes, et qu'édite la librairie Payot et Cie. Les héraldistes y voient sans doute autre chose que nous ; c'est leur privilège, ils ont une science qui nous manque. Il nous suffit de constater que le *Calendrier héraldique vaudois* ne leur est pas exclusivement destiné et que de simples profanes, comme nous, y peuvent aussi trouver grand intérêt et plaisir.

Suprême galanterie.

Un monsieur, las de la vie, se précipite du cinquième étage.

Au balcon du second, une dame fort jolie prend l'air.

— Charmante ! murmure en passant le désespéré. Et il continue.

Un ennemi du peuple, la pièce d'Ibsen, a été donnée mardi, pour la première fois, par le Théâtre du peuple, que dirige, avec autant de compétence que de dévouement, M. A. Huguenin, ancien président de « La Muse ». Cette représentation, qui avait attiré de nombreux auditeurs, eut grand succès. Si les avis diffèrent sur la pièce, dont le genre est d'ailleurs très spécial, ils sont unanimes sur l'interprétation, qui fut aussi bonne qu'on le pouvait souhaiter. Ce soir, à 8 heures, seconde et dernière représentation.

THÉÂTRE. — Dimanche soir, à 8 h., *Les Millions de l'émigré*, suite du *Tour du monde d'un enfant de Paris*, pièce à grand spectacle.

Mardi 23 janvier, troisième mardi de vaudeville, une nouveauté : *Le Fils Surnaturel*, un des plus célèbres succès de rire du Théâtre Cluny.

Jeudi 25, seconde représentation du plus grand succès actuel : *La Rafale*, de Bernstein, qui fit salle comble jeudi dernier et que M. Darcourt a montée avec un soin tout particulier.

Yvette Guilbert. — La première de la revue *Lausanne-Brigue !...* coïncidera, au *Kursaal*, avec la représentation extraordinaire de Mme Yvette Guilbert, qui chantera son répertoire de « Chansons Pompadour » et « Chansons en crinoline » dans lequel elle excelle. Félicitons la direction du *Kursaal* de nous donner occasion nouvelle d'entendre cette célèbre diseuse dans les chansons de l'ancien temps, si pleines de finesse, d'esprit et de goût.

Cette représentation unique commencera à 8 heures précises.

Les répétitions de la revue *Lausanne-Brigue !...* sont poussées avec activité par M. Tapié. Du 19 au 24, troupe entièrement nouvelle. — Quatre numéros d'attractions. Deux pièces.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.
ANT FATIO, successeur.